

— Accordé ! rugit la moitié du mess la plus voisine du punch.

— Mais as-tu réussi près de quelque autre cousine ? reprit l'officier à la croix de Saint-Georges en se rapprochant.

— Réussi ?... Hum !... fit Pierre.

Après une seconde de réflexion, il éclata de rire en s'écriant :

— Oh ! que oui, j'ai réussi ! J'en ai enlevé une !

— Enlevé ?

— Qu'est-ce que tu en as fait ? cria-t-on.

— Ah ! voilà ! fit Pierre d'un ton doctoral en croisant les bras sur sa poitrine ; qu'est-ce que je peux bien en avoir fait ?

Mille suppositions se croisèrent comme des baïonnettes dans l'air saturé d'alcool et d'aromates. Le capitaine Sourof était devenu très sérieux.

— A quelle époque as-tu fait cette belle équipée ? demanda-t-il à Pierre.

— Il y a environ six semaines, répondit celui-ci. c'était pendant mon dernier congé.

— Et tu ne nous en a jamais parlé ? Oh ! le cachottier ! Oh ! le mystérieux ! Oh ! le mauvais camarade ! crièrent les jeunes fous en frappant dans leurs mains.

— Voulez-vous savoir mon histoire ? demanda Pierre Mourief en reposant sa grande cuiller.

Le punch ne flambait plus que faiblement ; les plançons avaient allumé de nombreux candélabres, il faisait clair comme en plein jour.

— Oui ! oui ! cria-t-on.

Sourof n'avait pas l'air content.

Pierre, dit-il à demi-voix, pense un peu à ce que tu vas faire.

— Oh ! monsieur le comte, dit Pierre avec une gravité d'emprunt, soyez tranquille. on n'offensera pas vos chastes oreilles.

Le comte réprima un geste d'humeur.

— Là ! dit Pierre en posant la main sur le bras du jeune capitaine, tu m'arrêteras si tu trouves que je vais trop loin.

— Ah ! le bon billet ! s'écria le voisin d'en face.

— Pas si mauvais ! fit Pierre d'un air narquois. Vous verrez que c'est lui qui me priera de continuer. Attention ! je commence.

Le punch circula autour de la table, on alluma des cigares, des cigarettes turques, des paquitos en paille en mais, en un mot tout ce qui peut se fumer sous le ciel et Pierre commença son récit.

II

— Je ne vous dirai point dans quelle maison vivait la cousine que j'ai enlevée, ni combien elle avait de sœurs ; cela pourrait vous mettre sur la voie, et je préfère laisser peser le soupçon sur ces dix-neuf Grâces ou Muses, à votre choix. Je vous dirai seulement que ma cousine... Palmyre...

— Palmyre n'est pas un nom russe ! cria une voix.

— Disons Clémentine, alors !

— Clémentine non plus n'est pas russe !

— Raison de plus, riposta Pierre, puisque je ne veux pas vous dire son nom ! Ma cousine Clémentine vient d'avoir dix-sept ans, et c'est la plus mal élevée d'une famille où toutes les demoiselles sont bien élevées. La cause de cette déplorable éducation est assez singulière. Ma tante Eudoxie, — je vous préviens que ce n'est pas son nom, ma tante eut pour premier enfant une fille admirablement laide. Désolée de voir cette fleur désagréable s'épanouir à son foyer, elle s'appliqua à l'orner de toutes les vertus qui peuvent embellir une femme. Mais ma tante Prascovie...

— Eudoxie ! fit un cornetto.

— Virginie ! reprit imperturbablement Mourief. Ma-

tante Virginie n'a pas la main heureuse. Quand il lui arriva de saler des concombres, elle met généralement trop de sel, et quand ce sont des confitures, parfois elle n'y met pas assez de sucre. Cette fois, elle traita sa fille comme les concombres, mais à cette différence près que c'est du sucre dont elle mit trop. Bref, pour parler clair, elle éleva si bien sa fille aînée, elle lui inculqua tant de vertus et de perfections, que la chère créature devint intolérable. Sa douceur chrétienne la rendait plus déplaisante que tout le vinaigre d'une conserve... Excusez, mes amis, ces comparaisons culinaires ; mais si vous sachiez quel culte on professe pour les conserves chez ma tante Pulchérie... Enfin ma cousine première était si parfaite, que ma tante, au désespoir, déclara que son second enfant, qui se fit beaucoup attendre, par parenthèse, s'élèverait tout seul. Ainsi en fut-il. Ma tante reçut du ciel une jolie collection de filles qui se sont élevées chacune à sa guise, et je vous réponds que, dans la collection, il y en a d'assez curieuses.

— Peut-on les voir ? fit un officier.

— Mon, mon tondro ami

— Pour de l'argent ! insista un autre.

— Pas même gratis ! répliqua Pierre. Or ma cousine Clémentine est la plus mal élevée de toutes, — jugez un peu ! Je ne vous citerai qu'un détail, il vous donnera une idée du reste. lorsque à table on présente un entremets de son goût, elle fait servir tout le monde avant elle ; puis, au moment où le domestique lui offre le plat, elle passe son doigt rose sur l'extrémité de sa langue de velours et fait le simulacre de décrire un cercle sur le bord du plat avec son doigt mignon. — "A présent, dit-elle, personne ne peut plus en vouloir, et tout est pour moi !"

— Oh ! fit l'assistance scandalisée.

— Et elle mange tout, car c'est une jolie fourchette, je vous en réponds. Voilà donc la cousine que j'ai enlevée. Vous me demanderez peut-être pourquoi, — quand dans la collection de mes cousines il y en a d'autres certainement moins mal élevées, même parmi ses sœurs, — pourquoi j'ai préféré celle-là. Mais c'est qu'elle a un avantage : elle est jolie comme un cœur.

— Blonde ? dit un curieux.

— Châtain clair, avec des yeux bleus et des cils longs comme ça.

Pierre indiqua son bras jusqu'à la saignée.

— Grande ?

— Toute petite, avec des pieds et des mains imperceptibles, une taille fine, — fine comme un fil ; — et de l'esprit... oh ! de l'esprit !

— Plus que toi ? fit le comte Sourof, redevenu de belle humeur.

— Les femmes ont toujours plus d'esprit que les hommes ! fit sentencieusement Pierre Mourief. Il y a des hommes qui veulent faire croire le contraire, mais

Il passa deux ou trois fois son index devant son nez avec un geste négatif fort éloquent. Tout le mess battit des mains.

— Or, continua le héros, ma cousine adore l'équitation. Et de fait, elle a raison, car, à cheval, elle est divine. Elle monte un grand diable de cheval, haut comme le cheval du colonel, mais plus maigre ; un de ces chevaux secs qui ruent, vous savez ? Celui-là ne démont pas les traditions de sa race. il rue à tout propos et sans propos. Il faut voir alors Clémentine, perchée sur cette machine fantastique, s'incliner gracieusement en avant à chaque ruade ! Pendant que cette bête de l'Apocalypse fait fou des quatre pieds, ma cousine a l'air aussi à son aise que si elle vous offrait une tasse de thé.

— Eh ! c'est une maîtresse femme, ta cousine ! fit observer un officier.

— Oh ! oui, s'écria Pierre, vous le verrez bien. Or, il y a à peu près six semaines, c'était au commencement de mai, j'étais assis sur un de ces bancs qu'on a dans les jardins, vous savez ? une très-longue planche posée à ses